



CULTURE/ ARTS



A la galerie municipale Jean-Collet, à Vitry-sur-Seine, un tableau de Gérard Schlosser côtoie une toile de Nina Childress. PHOTOS HENRI BERTRAND, ET AURELIEN MOLE, ADAGP PARIS

«Inciser le temps», combinaisons spéciales



Explorant cinquante ans de peinture française, l'exposition met en résonance une vingtaine d'œuvres d'artistes dans un dialogue intergénérationnel offrant de judicieuses rencontres.

Le principe à l'origine de cette exposition est d'une telle simplicité que les œuvres y ont le premier et le dernier mot. C'est rare : les commissaires et leur point de vue (sur le monde, sur l'art et son rôle) font souvent de l'ombre aux pièces qu'ils ont convoquées, les reléguant à un rôle illustratif qui finit par les rendre accessoires et invisibles. Dans «Inciser le temps», à la galerie municipale Jean-Collet, à Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne), on ne voit qu'elles. C'est le premier mérite de cette exposition curatée par Alexandra Fau, sans effets de manche scénographiques ni laïus amphigourique. L'autre étant de tenter de pallier des blancs dans l'histoire de la peinture française de ces cinquante dernières années, de confronter et d'accoupler des tableaux et des artistes qu'on tient d'ordinaire bien séparés. Casés dans leurs époques respectives, dans leurs mouvements esthétiques ou dans la catégorie binaire plus grossière encore de l'abstraction ou de la figuration, les peintres de générations différentes ont finalement rarement l'occasion de se croiser. C'est peut-être un mal français : le dernier tenant de tel ou tel mouvement ferme la porte derrière lui, après avoir fait table rase. Au suivant d'inventer autre chose, à partir de rien.

Couches. L'expo montre modestement, en une vingtaine de tableaux, qu'on peut appréhender les choses autrement. Les tableaux se regardent donc deux par deux, et en fait très vite par trois, puis quatre tant les rapprochements opèrent. Une peinture de Rémy Zaugg affichant ces mots sur une surface parfaitement lisse et dans une teinte peu contrastée, «*Quand fondra la neige où ira le blanc*», fait

ainsi face à celle de Mireille Blanc qui figure une main malaxant à la truelle une pâte plâtreuse et travaillant à une espèce de ragréage. On dirait que l'une répond à l'autre en fouillant sous ses couches successives. Ailleurs, c'est l'érotisme viril d'un gros plan hyperréaliste braqué sur une braguette dépeinte par Gérard Schlosser (*Tu lui en as parlé*, 1973) qui trouve son pendant féminin, pas sérieux, ironique, dans une toile de Nina Childress (*I Could Just Do!*, 1995) s'amusant à mettre en scène une Lady Di de dos, en soutien-gorge et culotte de cheval. Les deux œuvres jouent au chat et à la souris : quand l'une exalte sans ambiguïté la montée du désir avec cette bosse à l'entre-jambe, l'autre en rit et fait des manières.

Sauvagerie. Dans l'expo, les couples se font et se défont. Il ne s'agit pas de saisir les toiles par un seul bout, selon un seul point de vue. Ainsi, l'ours représenté par Gilles Aillaud en train de patauger dans son enclos est tenu à bonne distance par un cordon de sécurité réalisé en peau de serpent retourné. Une œuvre du jeune Etienne Chambaud qui redouble l'idée de captivité et, ainsi disposée, pointe la rugosité du travail d'Aillaud et magnifie la sauvagerie contenue de son pinceau. Ailleurs, c'est une toile labyrinthique de Dominique Figarella, un jeu de miroirs et de renversements de perspectives, qui répond aux lignes sprayées de Martin Barré. Rien à voir ? Pas dans le motif en effet, mais dans le processus peut-être – ou mieux, dans la manière d'envisager la toile comme une surface sans haut ni bas, sans droite ni gauche, sur laquelle l'artiste peut se lancer sans s'en tenir aux règles classiques de la composition, qu'il a comme perdues en cours de route. Par où ont-ils commencé ? Où ont-ils fini ? On ne sait plus. Ce duo de toiles, à l'image de l'expo, envisage la peinture comme une étendue houleuse où ceux qui s'y risquent, artistes comme spectateurs, sont inmanquablement ballotés d'un bord (d'un mouvement ou d'une ligne esthétique) à l'autre. L'expo réussit à filer cette sensation-là, ce tournis enivrant.

JUDICAËL LAVRADOR

INCISER LE TEMPS Galerie municipale
Jean-Collet, Vitry-sur-Seine (94).
Jusqu'au 3 mars. Rens. : galerie.vitry94.fr